

Le Fram

revue littéraire semestrielle

n° 13, printemps-été 2005

Karel Logist *invite* _____ David Besschops

Yves Colley

Maxime Coton

Michel Lambert

Sylvie Nève

Serge Delaive *invite* _____ Thibaut Binard

Pierre Husson

Sébastien Lise

Alejo Steimberg

Carl Norac *invite* _____ Frank De Crits

Mohamed Hmoudane

Peter Slemovic

Éditorial

L'événement a été peu médiatisé, mais qu'importe : l'ASBL « Le Fram » va passer le difficile cap du 13. En effet, outre ce treizième numéro de la revue, elle publie prochainement son treizième livre, *Le Chas de l'aiguille*, du trop rare Roland Counard.

C'est pourquoi il nous a semblé qu'un éditorial serait le bienvenu pour annoncer à nos lecteurs quelques actualités. D'abord, « Le Fram » a des projets, dont d'ambitieux. La revue proposera une rubrique « revue des revues » à partir du n° 14 et dès aujourd'hui un site Internet digne de ce nom (www.lefram.com).

Ce n'est pas tout ! Grâce à l'arrivée de nouveaux collaborateurs aux forces vives (Julien Dol et Marc Lejeune), « Le Fram » s'associe désormais non seulement à des événements culturels (comme la Fureur de Lire 2005), mais elle en organisera régulièrement, à la Galerie Arcane, au cœur de Liège. On le voit, après sept années prises dans les glaces de la banquise, « Le Fram » sort de ses murs, ou de ses pages, c'est comme on voudra.

Dans ce numéro-ci, on lira des poètes déjà publiés ici et dont on suit avec intérêt l'écriture, David Besschops, Thibaut Binard ou Pierre Husson, mais, comme d'habitude, il y a les découvertes à faire d'auteurs d'horizons lointains, d'Algérie, de Slovaquie, d'Argentine et même du Nord de la France (Mohamed Hmoudane, Peter Slemovic, Alejo Steimberg et Sylvie Nève). Et encore des textes d'écrivains de chez nous, publiant dans « Le Fram » pour la première fois : Frank De Crits, Maxime Coton, Michel Lambert, Sébastien Lise ou Yves Colley. Nous les remercions pour leur choix.

Éditorial

Ainsi que nos lecteurs et nos abonnés, sans qui ... (*refrain connu*).

Comme quoi, on peut avoir sept ans et plus que jamais l'envie de grandir et aussi de bouger, ce qui n'étonnera personne.

K. L.

S y l v i e N è v e

Questions à Arthur Rimbaud

Arthur Rimbaud,
un instant si vous le voulez bien, depuis quelque temps
j'ai des questions à vous poser :

Avant tout, partons-nous toujours pour Aden ?
Descendrons-nous des fleuves impassibles ?
Voyez-vous très franchement une mosquée à la place d'une
usine ?
Regrettez-vous l'Europe aux anciens parapets ?
Fixez-vous des vertiges ?
Europe, Asie, Amérique, dans un brouillard d'après-midi tiède
et vert ?
Harrar, Arras, Aden
— Eden pas mûr ?
Est-ce de la poésie ?
Arthur Rimbaud, pensez-vous
exercer nuitamment vos terribles gaîtés ?
Êtes-vous dépaycé, malade, furieux, bête, renversé ?
Choisissez-vous Bruxelles ou bien Babylone ?
Qui est monsieur Césarín Labinette ?
Contraignez-vous votre âme ?
Qui bombine autour ?
Votre paletot, devient-il idéal ?
Est-ce un livre de maroquin rouge ?
Traversez-vous la cuisine ?

La poésie est-elle bien préférable ?
Voyez-vous fermenter les marais énormes ?
Vous souvenez-vous du wasserfall blond ?
Zut alors, le soleil quitterait ces bords ?
L'étrangeté du paysage résulte-t-elle de l'enchevêtrement ?
Pourquoi rien ne bougeait-il encore ?
La Rivière de Cassis roulerait ignorée ?
...
Hurlez-vous ?

Pensez-vous que la poésie est un chant dont on n'a pas
l'habitude ?
Chantez-vous ?
Ravalez-vous le poème ?
Frissonnez-vous ?
Descendez-vous des fleuves impassibles ?
Sont-ce des villes ?
Quelles violettes frondaisons ?
Les pieds dans les glaïeuls ?
Lèvres au bord du ciel à sentir ?
Devez-vous pas
connaître un peu votre botanique ?
Que buvez-vous à genoux dans cette bruyère ?
Pourquoi retirez-vous vos chaussettes ?
Voulez-vous cela pour vos pieds, monsieur Rimbaud ?
Comment les réchauffer ?
Égrenez-vous des rimes ?
Est-ce de la satire, comme vous diriez ?
Est-ce de la poésie ?
Seriez-vous pas varié comme un enchanteur qui sait varier ses
métamorphoses ?
Comment agir, ô cœur volé ?
À quand les révélations sur la vie que vous avez menée après...
?
Les pieds dans les glaïeuls ?
Lèvres au bord du ciel à sentir ?

Vous ne dites rien ?
Que comprendre à votre parole ?
Est-ce de la poésie ?
Qui bombine autour ?
Déchantez-vous ?
Peut-on vider votre sac ?
Partons-nous toujours pour Aden ?
Devenez-vous un opéra fabuleux ?
Qui a tari la chique ?
C'est Vitalie ?
C'est mother ou bien Isabelle ?
Sentez-vous un peu l'immense corps ?
Gémissez-vous ?
Gangrenez-vous ?
Hurle, hurle, hurlez-vous ?
Partons-nous toujours ?

Comment entendre « heureux » ?
Or, c'est le seul monde ?
Cul-de-jatte-vous ?
Aimez-vous Verlaine ?
Le vers, c'est l'antiphrase ?
Qui court sans bas ?
Thimotie Labinette ?

Que dit-on au poète à propos de fleurs ?
Lys, lilas, roses — en voit-on encore ?
Des nénuphars froissés, peut-être ?
En somme, une Fleur, Romarin
Ou Lys, vive ou morte, vaut-elle
Un excrément d'oiseau marin ?
Arthur Rimbaud, avez-vous trouvé les Fleurs qui sont des
 chaises ?
Enchantez-vous ?
M'enchantez-vous ?
M'aimez-vous ?

Sommes-nous pas ouvriers ?
Ravalez-vous le poème ?
Qui bombine autour ?
Est-elle almée
Thimotie Labinette ?
Qui court sans bas
fait abandon de ses jambes ?
Est-ce de la fantaisie, toujours ?
Pensez-vous
que la poésie est un chant dont on n'a pas l'habitude ?
M'entendez-vous ?
Un doux frou-frou ?
Me répondrez-vous ?
J'insiste, voulez-vous ?
Voulez-vous pas vider votre sac ?
Puis-je vider votre sac ?
Vous murmurez ?
Vous hésitez ?

Arthur Rimbaud, je vous le demande un peu
sommes-nous pas aux mois d'amour ?
Dirons-nous pas nos bonnes croyances
nos espérances, nos sensations, toutes ces choses des poètes ?
Appellerons-nous cela du printemps ?
Déclamerez-vous ces choses ?
On dit qu'on en entend de belles ?
Grommelez-vous ?
C'est Verlaine qui bougonne ?
Mais qui marmonne ?
Murmurez-vous ?
Devenez-vous pas un opéra fabuleux ?
Sentez-vous un peu l'immense corps ?
Qui bombine autour ?
Pourquoi l'ombre si lente au bas du ventre ?
Vous imagine-t-on opérable
rapatrié, amputé ?

On vous dit sans jambe — sans pas ?
C'est une vie ?

...

Mais la vie, tous les insectes sont familiers, n'est-ce pas ?
Que si je vous envoie quelques-unes de mes pages
ferez-vous la moue en lisant mes vers ?
Qu'aimerez-vous en moi ?
Une fille de Ronsard ?
Une sœur des maîtres de 1830 ?
Une vraie romantique ?
Je ne suis pas connue — est-ce important ?
Vous imagine-t-on ?
C'est la saison d'imaginer ?
Qui êtes-vous qui fûtes ?
Que fûtes-vous qui ?
Dites-vous vos espérances, vos bonnes croyances, toutes ces
choses des poètes ?
Vous, vous appelez cela du printemps ?
Pourquoi mêler la mer au soleil ?
Zut alors, le soleil quitterait son bord ?
C'est la saison d'imaginer
l'ami, ni ardent ni faible ; l'ami ?
Imaginer, imaginer
la bouche en feu ?
Quelqu'une des voix ?
Ces mille questions
qui se ramifient ?
Les métamorphoses du travail ?
Mais de quel travail peut se prévaloir un Dieu
qui s'endort ?

S'agirait-il de faire quelque chose pour vous ?
La retrouver, la retrouver — mais quoi ?
La poésie ?
L'odeur ?
La vieillesse ?

La tête de faune ?
L'éternité
dans la feuillée incertaine et fleurie ?
L'éternité ?
La mer ?
La mer allée avec le soleil ?
L'éternité ?
La retrouver
la retrouver — mais quoi ?
Est-ce l'aimée
ni tourmentante ni tourmentée. L'aimée ?
L'air et le monde point cherchés. La vie ?
Jamais l'espérance ?
L'éternité ?
Tout la mer
allée avec le soleil ?
Vrai, c'est la mer allée
avec le soleil
l'éternité ?

Et vos isotopies a priori peu conciliables
ne font-elles pas qu'au réveil, il était midi ?
Et pourquoi pas minuit
minuit ?
Oui ! Minuit !
Pendant qu'on y est
aux herbes des haillons
l'heure exactement consternée, j'hésite
à vous emprunter la somme
des souliers blessés, trois fois gésir
j'hésite à susurrer le sang
le mauvais sang, ourlet poli
j'hésite ou déblatère
à vous imaginer de bon matin bleu
j'hésite à vous demander si...
Et si la musique savante manquait à notre désir

et si la vieillesse poétique avait une bonne part dans notre
alchimie du verbe
et si vous vous en alliez, les poings dans vos poches crevées
et si nous nous en allions, ongles au beurre noir accrochant
nos moches rêves pochés...
Et si et si
Et si notre désir
et si la musique manquait
et si la poésie, et si le verbe
et si la vieillesse
et si vous vous en alliez
et si nous nous en allions
nos moches rêves troqués
et si nous
et si vous
et si je
est un autre ?
Vrai, un autre ?

Autre Arthur Rimbaud
que comprendre à votre parole ?
Est-ce ancienne sauvagerie qu'on pardonne ?
De la poésie démenée à la question
de savoir ce qui fait long feu :
un désir que guettent dans la forêt
deux fugueurs et Izambard ?
50 glands de laine rouge ivoire
sur le lac gelé ?
Et comment entendre « heureux » ?

Mais, maintenant, dites
s'il vous plaît, dites-moi
voudriez-vous bien me dire
répondez : c'est quoi le raffolait ?
Je vous le demande un peu, dites
c'est entendu, j'insiste, dites

Sylvie Nève

dites-moi, s'il vous plaît
c'est quoi le raffolait ?
Vous le savez, vous
répondez : c'est quoi le raffolait ?
...

Mais enfin, revenons-y, dites
partons-nous toujours pour Aden ?
Choisissez-vous Bruxelles ou Babylone ?
Viendrez-vous, viendrez-vous, je vous aime
ce sera beau, n'est-ce pas ?
Reprendrons-nous la route ?

Ça va nous plaire ?

Me parlerez-vous dans ma bouche ?

Ai-je encore un tas de choses à vous demander ?

Et puis quoi encore ?
Arthur Rimbaud, répondez !
À quoi ça rime ?
À la fin
Répondrez-vous ?
Me répondrez-vous ?

P e t e r S e m o l i c

Poèmes

*(Traduits du slovène par Barbara
Pogacnik.)*

La hache dans le nœud de l'arbre

Père, il est temps que nous nous rencontrions en éveil. Toi,
tout de mémoire et de cendres. Moi...

Tu me reconnaîtras facilement.
Je porte tes yeux, ton menton, je porte,
inscrit dans *ma peau*, ton destin.
Père, il est temps que nous admettions l'existence de la hache,
enfouie dans le nœud.

Je ne te demande pas un miracle.
Je ne te demande pas d'arracher la lame.
Je me résigne à ce que
notre foyer reste froid à tout jamais.

Je te demande un simple aveu :
nous n'avons pas respecté les lois de la croissance.

Et j'accepte le faux fuyant :

il faisait froid,
et ce froid fit trembler le manche dans nos mains.

Père, c'est tout ce que je demande.

Je sais, tu t'obstinais à dire
que les oiseaux n'étaient rien que les hôtes des arbres.
Que le vent faisait bruire les feuilles rien que pour lui-même.
Mais je ne peux faire autrement.

Comment jeter ma jeunesse élancée
au brasier de la mémoire,
si dans ce passé est planté un acier indicible ?

Admettons son existence, père.
Pour que la mort te soit plus légère
et pour que ma vie me pèse moins.

Flounder

Sur une serviette en papier jaune,
quelqu'un a écrit le mot *flounder*:

Je ne sais ce qu'il signifie,
mais sa résonance est exquise.
Celle d'une fleur qui s'épanouit.

La serviette et l'encre bleue éveillent en moi
d'autres sentiments.

La chaleur d'un salon anglais.
La douceur d'un dos de femme.
Le parfum de seins gonflés de lait.

Dans cet orage qui se déchaîne sur l'Istrie,
flounder est un abri pour tout ce qui est humain.
Il est minuscule. Comme une petite attention.

Me revoilà enfant.
Maman fait chauffer mon café.
Mon père et moi, assis sur le canapé,
nous regardons la télévision.

Flounder, c'est le moment où Steiner s'élance
et bat le record.

« Maman, pourrais-je avoir des œufs au bacon
pour le petit déjeuner ? »

« *Flounder* », dit maman.
Et *flounder*, c'est aussi : oui.

Père

Cette nuit,
j'ai rêvé de toi,
père.
Sous l'apparence d'un cerf,
tu es entré dans mes
rêves,
te plantant au sommet
d'une colline
herbeuse.

Je t'ai appelé
par ton nom,
père.
Je t'ai appelé

par ce mot : père.
J'ai dit :

Voilà,
mes yeux sont
deux fleurs mouillées
au bord d'un torrent
de montagne.
Viens,
et que ta chaude
langue de cerf
assèche la rosée
tombée
sur mes yeux.

Et toi, tu te tenais là,
comme dans un autre
monde,
comme dans d'autres
rêves,
au sommet de la colline,
couverte d'herbe.

Tu as secoué ta
puissante
ramure
et tu as disparu dans le nuage
blanc
des rêves
de personne.

La voix de Sinead

La voix de Sinead me pénètre
et me féconde comme le Saint-Esprit la Vierge Marie.

« Parfois, il me faut entendre dire...
que mon mouvement prit fin
sous les fusils d'un peloton d'exécution
en 1916 », nota Yeats.

Plus d'un demi-siècle après,
j'ai vu dans un documentaire le Ben Bulbin
et, à ses pieds, la tombe du poète
entourée d'une auréole vespérale.

Craignant toujours ma propre fin,
je ne cesse de prédire la fin du monde.
La vie m'effraie toujours.
Mon cheval hennit toujours avec anxiété dans l'écurie.

De l'autre côté de la balance :
le chant de Sinead O'Connor,
aux parfums de moschus,
d'ambre
où est emprisonné, pour l'éternité,
le cri ultime de la baleine.

Dans la voix de Sinead résonne toujours
le départ paisible de Yeats.

Maintenant, elle me pénètre et me féconde,
comme la lumière d'un dieu
païen oublié.

Un poète sans abri écrit à sa bien-aimée

Je vais nous construire une maison de paroles.
Les noms y seront les briques
Et les verbes les volets.

Nous allons décorer
les rebords de nos fenêtres d'adjectifs
comme avec des fleurs.

Dans un silence total, étendus sous le baldaquin
de notre amour.
Dans un silence total.

Trop belle et trop fragile sera notre maison
pour que nous la menacions
de l'inflation des mots.

Et si nous devions parler
nous nommerons des objets
uniquement visibles à nos yeux.

Car tout verbe
pourrait secouer les fondations
et les détruire.

Alors, chut, mon amour,
chut, pour le beau lendemain
dans notre maison.

Nadejda Mandelstam

Moscou, Leningrad,
trois ans à Voronej,
et partout elle l'accompagnait.
Mais elle était loin, beaucoup trop loin,
lorsque se perdit dans le vent
le souffle de Mandelstam.

Les chiens sibériens aboyaient vers les cieux,
vers la nécropole des étoiles,
et elle, elle se levait de sa couche
étroite et murmurait
un vers de Mandelstam.

L'avait-elle aimé ? L'avait-il aimée ?
Peu importe. Le temps les a engloutis
comme une bouteille de vodka.
Mais elle était sa lune,
et la langue de Mandelstam, comme le soleil,
lui fit don de la lumière.

Elle se lève maintenant pour la dernière fois,
Nadejda (que son visage
apparaisse de derrière les images défunes) ;
elle se lève, et sur ses lèvres frémit
un vers tardif de Mandelstam :
« Je ne chante plus — seul mon souffle chante désormais. »

P i e r r e H u s s o n

Poèmes

Hombre complicado

Nombreuses sont les précautions que je prends lorsque je fixe rendez-vous à un ami. Il n'est pas rare de m'entendre crier : « Surtout ne viens pas ! »

Exclamation m'épargnant la déception de ne jamais voir arriver mon cher complice. Et s'il insiste pour me rencontrer, me causer de telle ou telle aventure, je dégotte au plus vite une obligation à honorer en m'invitant chez un camarade pour souper ou plus simplement pour passer la nuit.

Les soirs où je trouve porte close, je me console en buvant bière sur bière aux terrasses des cafés que je fréquente.

J'y suis généralement seul.

30 avril 01
l'intervioe

Immanence de la méforme

Je m'agite énormément ces derniers temps.

Mes journées empiètent de plus en plus sur mes nuits et je m'étonne de ne pas encore avoir été poussé au crime.

J'use de moyens formidables pour à nouveau connaître le sommeil, Vasco de Gama n'en a pas tant fait pour atteindre la postérité.

Hier soir, j'égorgeais chaque mouton qui se pressait sous ma couche.

Ils arrivaient trop nombreux pour que je puisse agir autrement.

J'affronterai aujourd'hui le mont Everest par la face nord, peut-être le froid réussira-t-il à me clore les paupières ?

Car je n'en puis plus de tourner en rond.

Phénomène caractéristique à cet état d'esprit :

Je garde en permanence un chewing-gum collé dans les cheveux.

26 mars 01

Un tête-à-queue a triomphé du mulot.

La lettre

Mon rêve d'enfant se réalise.

Je suis à compter parmi les papabiles.

Vers l'âge de six ans, j'eus l'indescriptible audace de poser candidature pour le métier. « Ca paye bien et tu voyages tout le temps », martelait sans cesse le prêtre-ouvrier de la paroisse. Mais une fois la lettre postée, j'avais révisé mes ambitions. C'est la carrière de président du monde qui me seyait le mieux. Hélas, le monde a courte mémoire.

Me voici, vingt ans plus tard, harcelé par toutes les grenouilles de bénitier du pays. Et c'est un morceau de ma chemise qu'on arrache, la ficelle de mon pantalon-training ou encore un lacet de chaussette. « Des reliques, des reliques ! », s'écrient-elles en se ruant sur moi.

La chose m'est devenue insupportable et c'est en désespoir de cause que je postulerais dès demain à la fonction d'homme invisible.

23.02.01

Je suis encore loin de devenir papa.

L'arroseur arrosé

Je rencontre un haut gaillard, la trentaine bien perchée. Bière à la main, il évoque ses exploits dans l'Himalaya, la vingtaine de livres qu'il a déjà lus, l'armoire bretonne qu'il a héritée de sa tante qui a pris la fuite dans un cercueil en sapin. Ses bégayements me paraissent d'une longueur infinie, je regarde mes pieds, j'allume cigarette sur cigarette. Il me tient très fort le poignet et serre un peu plus encore quand il se souvient de sa passion pour l'aquarelle et les magnifiques paysages qu'il a vus là-haut.

Où ça ? Dans les montagnes pardi ! Tu m'écoutes ou quoi ?

Je souffle aux bougies, gigote sur mon tabouret, bien sûr que je t'écoute. Il me demande ce que je fais dans la vie. Je suis pirate de l'air. Ah, c'est intéressant, tu dois voir du pays ? Bof, toujours d'en haut, et puis, faut pas croire, c'est plutôt routinier comme boulot. Et c'est quoi ton p'tit nom ? Barbe bleue. Il se gratte le menton, ton nom me dit quelque chose, t'es connu, non ?

Oh, à peine, je débute tu sais. Il est secoué d'un prurit assez virulent. Je sors mon sourire en coin, arme absolue pour éloigner les encombrants. Il s'en aperçoit de suite et dit, en se levant de tabouret : « L'usage d'un nom d'emprunt nécessite plein de vigueur mon cher Barbe bleue, je ne t'en reconnais pas la trempe. »

Pris à mon propre jeu, je tente une ultime estocade qu'il esquive en balayant l'air de la main droite. Maussade, il va s'installer trois places plus loin et commande un muscat. À demi-soulagé, je me plonge dans un verre de bière, puis deux, puis trois. Une heure est passée quand le type vient me glisser à l'oreille : « Mon nom est Fantômas. »

Pierre Husson

Et moi de me prendre la tête avec regret : « Oh, si j'avais su ! »

Le 13 juin de 2002.

L'humour noir est la politesse du désespoir. Suis-je désespéré au point de ne savoir dire que des conneries ?

L'infirmité

J'ai trois couilles.

La pire infirmité qui soit, parce qu'au premier regard, elle ne se voit pas.

J'aurais voulu naître bossu ou bête à corne.

Là, au moins, les gens se retourneraient sur mon passage, le regard moqueur ou attendri.

Ici, rien.

Seules les visites médicales ou les après-midis piscine me procurent la satisfaction d'être plaint.

Et encore, quelques ignorants parviennent à m'envier ou m'admirer, comme s'ils me considéraient comme l'un des leurs.

7 août 2000.

Même pas de quoi être réformé.

L'onaniste

J'ai le teint blafard et la constitution chétive du masturbateur.

Les médecins qui se sont penchés sur mon cas n'ont jamais pu identifier la nature de ce mal. M'en soulager était donc un vrai problème.

Quand l'un se proposait de cautériser la plaie au fer rouge, un autre émettait l'idée de m'amputer des deux dextres.

J'ai fini par ne plus consulter mais les symptômes s'amplifient avec l'âge.

Je commence, par exemple, à délibérément partager ma souffrance avec des personnes qui n'ont même pas de zizi à caresser.

Cela fait au moins le bonheur de maman.

18 janvier 2001
Un bébé muet, ça pleure ?

Ne pas savoir s'y prendre

Ah ! ces rencontres furtives que l'on fait dans certains quartiers tristes. De celles qui nous désolent de n'être que ce que nous sommes.

On rentre chez soi, on se rejoue la scène, et, en se surprenant soi-même de son éloquence, dans une grande inspiration, on convie notre cavalière à plus qu'une simple promenade.

Mais elle ne réapparaît jamais.

Pas même au coin de cette rue glauque où on l'avait rencontrée.

J'aurais aimé être un grand aventurier, quelqu'un qui porte sur le visage le soleil qu'il a traîné sous quelque dangereux tropique.

Quelqu'un que la vie aurait rendu beau.

Mais je ne suis que l'habitant d'une petite cité de province que je ne quitterai jamais, un de ceux dont l'allure réjouit les buveurs de rosé installés en terrasse, parce que je porte des pantalons qui me rentrent dans le cul et des chaussures mal entretenues.

D'ailleurs, quand bien même cette fille recroiserait mon chemin, je lui ferai remarquer, par un simple regard, qu'elle est aussi quelconque que moi.

9.4.5

Existe-t-il encore un envers à l'endroit ?

M i c h e l L a m b e r t

Le jour où le ciel a disparu

De loin en loin j'avais eu de ses nouvelles. Elle allait mieux, s'était mariée avec un garçon plein d'avenir, ils avaient eu un enfant, s'étaient établi dans une autre ville, puis un jour, à la surprise générale, elle était revenue, seule et mal en point. On l'avait hospitalisée à nouveau, elle était repartie, revenue, repartie — revenue s'installer à la Citadelle, notre ancien quartier, dans un petit appartement à deux pas de chez sa mère.

Mon ami Victor, de qui je tenais ces informations, avait conclu par une moue éloquente :

— Si tu la voyais...

Pourtant, dans cette rue piétonne du bas de la ville où tout le monde croise tout le monde, je l'avais reconnue sans hésiter. Malgré le vent et la neige, malgré sa chevelure en bataille, malgré son air fantomatique. Et bien qu'elle fût passée trop vite, portée par le mouvement de la foule. Je m'étais retourné. Une silhouette criblée de flocons et qui s'éloigne. Qui s'éloigne comme tant d'autres, anonyme, dans la seule direction possible, le bout de la rue, le carrefour, ensuite on les perd de vue.

Mais non, il me suffisait de courir ; même pas, de presser le pas.

De la rattraper à mon rythme.

Puis de la suivre en silence.

Comme autrefois quand elle me précédait derrière les bosquets qui ceinturaient les remparts de la citadelle. Sauf qu'en ce temps-là il faisait toujours superbe, c'était la période de notre vie où les étés commençaient très tôt et se prolongeaient indéfiniment. Où le regard du ciel nous paraissait d'un bleu inusable, comme si rien en ce monde ne devait jamais changer.

D'une enjambée rapide, je m'étais placé à sa hauteur. Une cinquantaine de mètres, nous avions marché côte à côte. Des haut-parleurs diffusaient des chants de Noël, entrecoupés de réclames. À l'époque, elle me dépassait de quelques centimètres. Maintenant, j'avais une tête de plus qu'elle. Drôle d'impression. Je ne savais par où commencer. Ni même s'il fallait vraiment commencer.

Peut-être aurions-nous dû continuer à marcher ainsi, elle dans son monde, moi dans mes souvenirs, et nous séparer avant même qu'elle se fût aperçue de ma présence.

Trop tard. Je n'avais pu m'empêcher d'élever la voix :

— Inès !

Elle n'avait pas réagi immédiatement, s'était arrêtée un peu plus loin, au milieu de la rue. Avait pivoté sur ses talons. M'avait dévisagé. Ou plutôt, je l'avais dévisagée. Son regard fixe, sans expression. La rigidité de ses traits. Ses joues d'une pâleur mortelle en dépit de la morsure du froid. Si tu la voyais, avait dit Victor. Je la voyais.

Là, immobile, au milieu de la rue.

Et, en pensée, vingt-cinq ans plus tôt, au moment de sa splendeur. Était-ce alors, ou juste après, que le monde avait basculé ? Qu'il s'était mis à pleuvoir l'été. Que le bleu du ciel s'était ourlé d'ombre. Que nous était venue la conscience que tout se paie. Le moindre bonheur. La plus petite faute. Les autres avaient beau jouer les farauds, je savais que, comme moi, la peur les accompagnait lorsqu'ils se glissaient à sa suite.

— Inès.

Répéter son prénom, je n'étais capable de rien d'autre.

La neige, elle, continuait à virevolter au-dessus de nous, allègre et insouciant, elle se pavanait devant les néons des enseignes lumineuses, agrafait des diamants à la chevelure de la statue qui me faisait face.

Une lueur était passée dans ses yeux atones.

— Romain.

Sa voix était pareille au reste. À son sourire. Lasse. Indifférente.

— Je déteste les fêtes, avais-je marmonné.

— Je déteste les fêtes, avait-elle répété.

Subitement, elle avait éclaté de rire, un rire bruyant, en quintes, tout cassé.

À présent, c'était moi la statue. Figé. Pétrifié. Les passants nous bousculaient. Et la neige et le vent. Et la vulgarité des haut-parleurs. Et son rire de folle. Lâchement, mon regard s'était enfui vers le petit attroupement formé autour de la marmite de l'Armée du Salut, à quelques pas de nous. Un gros homme en uniforme actionnait la manivelle d'un orgue de Barbarie dont s'échappait une musique ringarde. Il tournait, tournait... Insensible au froid, au ridicule. Quelqu'un de notre génération. Rien que pour ça, je l'avais trouvé sympathique.

Comme une sirène retentissait, le rire d'Inès s'était arrêté net. On eût dit qu'une souffrance sans nom s'était jetée sur elle et qu'elle cherchait désespérément à localiser le hululement, qui paraissait tantôt se rapprocher tantôt s'éloigner, dans un jeu cruel.

J'avais saisi son bras au moment où elle imprimait à sa tête un mouvement en croix. Je savais par Victor qu'elle les bénissait tous : les malades, les handicapés, les enfants, les vieillards, les détenus, c'est pour cela qu'on la soignait, qu'on l'avait enfermée à plusieurs reprises.

— Allez, viens.

Elle s'était laissé faire. Victoire dérisoire, mais je l'avais célébrée en me retournant, une main levée :

— Salut, les salutistes !

Derrière les vitrines des magasins, les vendeuses s'affairaient à emballer des cadeaux dans des papiers aux couleurs chatoyantes. Il me semblait qu'elles étaient plus coquettes, mieux maquillées, plus souriantes qu'à l'accoutumée. Et même si je détestais les fêtes, il me semblait aussi que je n'avais d'autre choix que d'y participer, à ma manière.

J'avais entraîné Inès dans une de ces boutiques. On y vendait de tout. Des foulards, des sacs, des bijoux de fantaisie.

— Choisis.

Alors que les autres clientes chipotaient, examinant, comparant, passant un temps infini devant les miroirs, elle s'était contentée de désigner d'un geste la première broche à portée de vue. Puis, se rétractant :

— Non, rien.

Et elle était sortie sans un au revoir, me lançant un regard chagrin.

Dehors, la neige tombait de plus belle. Tous ces flocons... Je pensais que nous étions pareils à eux, vraiment peu de chose. La foule nous avait repris dans son mouvement. Déjà nous approchions du carrefour. Et elle, Inès, à quoi pensait-elle ? À son fiancé mort dans un accident de voiture ?

— Cette broche, avait-elle baragouiné, j'aurais pu m'en acheter dix, tout le magasin si j'avais voulu.

Si l'officier de l'Armée du Salut avait été là, peut-être aurait-il réussi à la calmer ? Je l'imaginais trouvant les mots pour la consoler à propos de son fiancé mort. Même si ce fiancé mort n'avait existé que dans son esprit dérangé. Elle avait hurlé pendant des heures et des jours, menacé de se jeter par la fenêtre, mais personne n'avait jamais entendu parler de lui.

Plus tard, elle avait épousé un garçon de qualité, comme on dit, elle, la fille tant décriée de l'Impasse des Trois Arbres où s'entassait une dizaine de familles immigrées autour d'une cour qui sentait les effluves de cuisine, la lessive et la pisse de chat.

Belle revanche. Qu'est-ce qui n'avait pas marché ? J'aurais voulu lui manifester ma sympathie, lui poser des questions sur

son fils, comment s'appelle-t-il, quel âge a-t-il, et le vois-tu souvent, mais je redoutais sa tristesse, ses sautes d'humeur.

À présent, nous étions sur le boulevard qui mène au Jardin botanique. La plupart des voitures étaient immobilisées. Un embouteillage monstre. Les coups de klaxon excédés se succédaient. Sous nos pas, le sol tremblait à cause du métro tout proche.

Je l'épiais du coin de l'œil. Depuis notre sortie du magasin, combien de fois n'avait-elle pas accompli son rituel ? Quand nous étions passé devant un SDF assis à même le sol, quand nous avions croisé un jeune maghrébin, quand un cul-de-jatte, quand... Je me disais que cela devait être éreintant, tout surveiller, tout bénir, un métier à temps plein.

Lui empoignant le bras, je l'avais obligée à s'arrêter et lui avais désigné le ciel qui s'émiettait de plus en plus. Si ça continuait comme ça, il n'y aurait bientôt plus rien au-dessus de nous, rien qu'un immense trou noir.

— Regarde ! m'étais-je écrié en serrant son bras avec force. D'ici quelques années, tu te diras : j'étais avec Romain le jour où le ciel a disparu.

Elle avait souri. Un sourire entendu et las, comme on en concède aux enfants qui ne s'amenderont jamais.

— Un verre, ça te dis ? Le Stanley est à deux pas.

Pour toute réponse, une vague mimique d'acquiescement.

Derrière la fenêtre à croisillons que mon mouchoir désembuait régulièrement, nous contemplions en silence la neige qui continuait à tomber, tomber... Maintenant, tous les passants portaient la même tignasse blanche, le même manteau blanc, les mêmes chaussures blanches. Il était impossible de distinguer leur âme, leurs peines de cœur, l'infirmité dont ils souffraient. Impossible de les bénir.

Les traits contractés, Inès s'était mise à inspecter les lieux. Une table puis l'autre. Un client puis l'autre. À tout moment, je craignais qu'elle ne repère un homme ou une femme au visage disgracié, à l'allure difforme, pour le gratifier aussitôt d'un ostensible signe de croix de la tête.

En même temps, j'imaginai la scène, au bord du fou rire.

Si au moins j'avais invité à notre table l'officier de l'Armée du Salut ainsi que deux ou trois vendeuses parmi les plus avenantes. Les plus chaleureuses, les plus attentionnées. Des filles de notre génération. On n'aurait jamais été trop nombreux pour essayer de la comprendre, de l'aider. Et pour faire face aux autres, à ceux qu'un rien dérange.

Ensemble nous aurions eu le courage de lui demander :

— Qu'est-ce qui ne va pas, Inès ?

Mais j'étais seul. Elle s'était tournée vers moi. Toujours sa mine crispée, mais un peu de vie animait ses joues et une lumière toute jeune éclairait ses yeux. Sans doute le changement de température, ou la bière.

Elle m'avait regardé, l'air de dire :

— Quel mal y a-t-il ?

En effet, quel mal y avait-il à aimer les autres, à bénir les plus faibles ?

J'avais effleuré sa main maigre, aux veines saillantes.

Et à l'époque, quel mal y avait-il ? Elle accordait si peu et demandait si peu. Juste de quoi se faire de l'argent de poche, elle qui n'en recevait jamais. Quelques pièces pour embrasser ses lèvres, à peine plus pour caresser ses seins, un billet pour qu'elle relève sa jupe, deux pour nous montrer son sexe. Parfois rien, quand tu étais fauché. Parfois elle disait :

— C'est pour tes beaux yeux.

Par la fenêtre, on voyait la neige tourbillonner au-dessus de la lente procession des voitures. La nuit tombait. Les réverbères venaient de s'allumer.

— C'est Vauban, avais-je dit.

— Quoi ?

— C'est Vauban qui a dessiné les plans de la citadelle. Il était commissaire général aux fortifications sous Louis XIV. Tu n'es pas fière de ton quartier ?

À peine m'étais-je tu qu'elle était partie dans son interminable rire en morceaux qui avait résonné aux quatre coins de la salle, attirant sur nous des regards de travers.

Elle aurait pu être belle encore. Si elle avait domestiqué son rire, si elle s'était maquillée, si elle n'était pas passée sans cesse de l'apathie à l'hystérie.

Je ne parvenais pas à la quitter des yeux. N'oublie pas, me disais-je, que tes premiers rêves sont nés d'elle. Tes premières souffrances. Tu as embrassé ses lèvres, tu as caressé ses seins, tu t'es mis à genoux devant son sexe nu. Un jour que tu restais là, fasciné, elle t'a dit :

— Touche si tu veux.

Et quand tu as retiré ton doigt tout poisseux et odorant, elle t'a demandé gentiment, en te tendant son mouchoir :

— Ça ne te dégoûte pas ?

Pour lui prouver le contraire, tu as léché ton doigt.

Quel mal y avait-il ?

Bien plus tard, alors que je l'avais rattrapée en taille, que la barbe me poussait et qu'elle s'était entichée de moi, je lui avais lancé d'une manière définitive :

— Une fille comme toi ! Qu'est-ce que tu crois ?

Le jour où le ciel a disparu.

C'était peut-être ce jour-là. Tout ce gâchis, c'était peut-être à cause de moi. Peut-être pas. Comment savoir ?

Depuis un moment, elle ne riait plus. Une fois de plus son rire s'était éteint d'un coup, comme si elle avait fermé l'interrupteur. Elle m'observait, songeuse, la tête légèrement

inclinée. Dehors, la neige avait cessé de tomber. Le ciel était toujours bien là, mais c'était une façon de parler.

— Bénis-moi, avais-je chuchoté.

— C'est déjà fait.

Maxime Cotton

Contes de la lune vague après la pluie

[...]

Pas loin du carnaval non loin du
Rimmel des amants
Bah quelle importance
De moi avec tout mis à sac
La peau d'un lapin des gants Prologue
Les danses

♦

De toi après la haine viscérale les pleurs
Rien
Rien sinon un objet fractal
Une vie aveugle

♦

Jusqu'à la solitude
La chance
Trois deux un les aéroports ici
Là père mère amie/ patrie
(La poésie pointe son nez)
Quelques minutes d'utiles
Les innombrables/ les mains pleines
De pommes

Des dissertations crépusculaires sur
L'envie d'emprisonner les singes
L'instant
Moralité ?



Je me casse/ tout reste à dire/ car
Notre histoire constitue la chair
La frontière du corps
Retourner aux pays après l'amnésie
De l'absence



Les vieilles dames de nos jambes en révolte
Observent entre les rideaux sournoisement
Du jour neuf
Elles pourraient tout révéler
De la genèse aux mensonges
Aux blessures chirurgicales d'un tiers corps



J'ai changé. Je le répète
Dis Chante de ma bouche pliée
Invisibles organes
Retournés / échos dans les tripes



Plus je dissèque
Et mes pensées s'arparent à d'anonymes
D'anonymes
Contours alors
Prends ta splendeur
C'est à dire que/ même nue/ même beauté contestable

À des milliers d'autres bras
À d'autres visages de femmes



Je m'en vais élaguer
Acquiesce à l'avance des volcans que tu semas
Trois ans jour après jour
Avec les centimètres de peau douceuse
Que je conquérerais à n'en plus
Finir
Ton dos devenait un ciel
J'allais vers ton intérieur même



II.

Ah oui j'ai cru aux prénoms incandescents
Aujourd'hui après le spectacle
Passé ensemble je
Te considère
Tu nous liquéfies nous enfants nous sur
Une jambe Tu pris la voix des
Autres le mensonge des ponts

Par la sueur la nuit étalée sur
Le lit-cage
De mille bras je me recroquevillai
Quelques-unes de mes mains simultanément
Embrassent cette ubiquité
De premier amour premier amour

Plus tard inopinément les imprévus

Se mirent en rond farandoles
M'étouffèrent
Ne pas manger
Ne pas blanchir les dents
Se couper les cheveux courts
Dormir nu
Pisser
De suite me voir quiproquo
Dire que c'est long le devenir
Non rien de tout ça nous avons
Raison d'être des couloirs

III.

J'ai réussi à me garder de toi et visiter les sommets de la vie
d'ici
Enneigées qu'elles étaient mes convictions
Emmitouflée qu'elle était l'inconnue
Elle partit doucement
Dessus les stigmates il y a le délai des années lumières

Les jolies filles seront énumérées
Graveront traits d'or sur omoplates brisées
Je n'ai pas tout compris à la rage des certitudes mais
J'ai vu les yeux noirs inutiles

IV.

Que les livres collent empreignent enfin
Mon corps malingre et de guirlandes empli

Maxime Coton

Je suis la statue de sel
La fenêtre immense
Et le vil amant À toi

« Le voyage pense se suffire
J'y préfère la solitude les remords musicaux » (lettre
imaginaire)

V.

Mes rhizomes si j'avais pu sentir
Par-delà les rochers plutôt Peut-être
N'aurais-je pas connu les disputes ferroviaires
Les autres langues et la rage
La rage d'être autre chose qu'un bruit blanc

Bon organiser des changements notoires
Gardons ces habitudes sentimentales
Sentinelles du désordre passez du temps
Appel du père besoin d'une décadence
Je vous hais simplement

VI.

Tu seras très amoureuse
Je ne peux vraiment
Me résigner à la vraie vie
Ah, mon enfance, cet irrémédiable piège
Le western ; poète bébé
À venir jusqu'au bout de moi
Dans ta démente à faire des enfants
De mes poèmes
Je suppose qu'il est vain d'uniquement comprendre

Alejo Steimberg

Un texte et trois poèmes

*Traduits de l'espagnol (Argentine) par
Nakasone Isami.*

P (extraits) et Monie Motorito

Pacte

Payez-moi pour parler
et, avec plaisir,
je débiterai n'importe quoi.
Je suis sympathique :
vous n'allez pas vous ennuyer. Si c'est le cas,
je me conduirai devant vous
comme un âne
dans un borbier ;
je vous promets,
par contre, de devenir méchant :
piètre réconfort
pour tout autre que moi
(celui qui n'est pas d'accord,
je lui botte le cul,
à condition que
personne ne s'attaque à moi).
Si ça ne vous plaît pas

vous pouvez vous retirer,
mais l'argent
ne bougera pas d'ici.
Je coûte très cher :
les hommes tels que moi
sont la preuve
de leur évolution.
Et je poursuis : les hommes tels que moi
sont la preuve.
Si vous ignorez de quoi, essayez en écrivant
les lettres en majuscule.
Le conseil
est facile à suivre :
nous sommes la Preuve.
Copiez-le dix fois
pour lundi,
puis racontez-moi.
Si ça ne vous plaît pas,
je n'ai rien d'autre à vous offrir.
Voilà qui prouve
l'unique façon de voir
qui me convienne.
Quoi qu'on vous dise,
le niveau d'alcool n'a pas baissé :
on y trouve plus de vitamines
que dans un sandwich
(je vous donne là un autre tuyau :
à cet idiolecte,
je tiens femme.
C'était un lapsus :
je viens de rater
la première des marches
avant l'abîme.
Je ne suis pas comme Wilde :
j'attache de l'importance
à ce qu'on parle de moi, mais en bien.

Je me contrefous
de ce qu'on dit des autres,
du moment que
rien ne m'effleure).
Un jour ou l'autre,
le filon s'épuisera
et il faudra bien
se mettre à écrire
autrement.
Que mes lecteurs
se cassent un ménisque
ou soient intoxiqués.
Quant aux autres risques,
je ne peux, pour le moment,
m'en rendre compte.
Un point fort
de ma façon d'être ;
des précisions supplémentaires
sont apportées
plus loin.
Après dix pages, peut-être.
La bonne excuse
en écrivant comme je le fais,
c'est que je brouille les cartes
et que je suis, chaque fois,
non imputable.
Dans l'accumulation,
je trouve
ce que j'aime le plus :
cette autorisation
de ne pas cesser de parler.
Et si vous vous ennuyez,
je ne m'en rendrai pas compte.

Vaille que vaille

César Vallejo est mort.
Ils le frappaient.
Je déteste ses mots.
César Vallejo est mort :
ils me donnent envie
de me mordre les coudes
et de glisser
ma langue pointue
dans le trou.
César Vallejo est mort.
Ils le frappaient
fort avec un bâton et fort,
ils le frappaient.
Pauvre César Vallejo :
ils le frappaient. Moi, ils ne m'ont pas frappé.

César Vallejo est mort.
Ils le frappaient.
Il n'était pas César Vallejo
et ils le frappaient.
Il s'est fait César Vallejo
et il se frappait.
J'aime César Vallejo ;
ils le frappaient.
Salut, César Vallejo.
Ils te frappaient.

Souverain

Le signataire du présent document déclare son abjuration
totale de la poésie ;

Le caractère imprescriptible de la totalité de sa haine pour
Vallejo, César et Baudelaire, Charles ;

le renoncement sans appel à sa fonction.

S'engage de même à la destruction totale et partielle des œuvres des auteurs susmentionnés où qu'il les trouve ;

à rouer de coups de poing toute personne qui osera prononcer lesdits noms.

Aucunes représailles ne seront à craindre pour les auteurs dont les textes ne produiraient pas le moindre effet sur l'état d'âme du signataire ;

ainsi, la quasi-totalité de la production poétique se trouve exemptée de charges ou de toute persécution.

Les derniers tenants de la poésie considérée comme voix de l'esprit seront redevables d'un montant non spécifié de mépris, à payer quand et comme les circonstances le décideront.

Les amateurs de formes frustes de l'expression poétique jouissent de la sympathie de ce tribunal de moi-même et peuvent se considérer comme libres de continuer leurs occupations respectives.

**Monie Motorito
(Saga)**

Aventure

Monie Motorito sur une colline verte en forme de néné. Sa main armée d'un couteau pend à sa gauche comme une chose morte. Sourire idiot et corps légèrement penché en avant, comme berçant la faible brise qui lui arrive de face. En bas, le Général Hurtado pleure. Monie lui saute dessus et le frappe au visage à coups répétés, jusqu'à ce qu'une couronne de petites étoiles se mette à tourner autour de l'auguste tête. Monie les attrape et les mange une par une, trempées dans du café au lait. Le général décampe vers le sommet ; Monie, salomonique,

le laisse voler béat, et se protège sous un parapluie des filets de bave qui tombent d'en haut. Le général, dans son tricorne, est heureux. La justice de Motorito, comme sa perruque, est impénétrable.

Cases

I.

Avec résignation, le Général Hurtado voit arriver Motorito ; celui-ci tire les moustaches blanches du général jusqu'à lui arracher des larmes qu'il recueille dans une tasse. Ensuite il la lui verse sur la tête, le peigne avec soin et le paie. Le général, tout peigné, soupire de nouveau.

II.

Monie, d'un calme olympien, placidement étendu sur le gazon. De temps en temps, il sort des boulettes de papier de sa poche et les mange. Le Général Hurtado l'observe ; tel un léopard à l'affût, il attend son heure puis attaque : armes mortelles que les couvercles en carton entre ses mains. En moins d'une seconde, il assène de droite et de gauche des coups à Motorito qui, imperturbable, l'observe sécher sa sueur avec les deux couvercles. Le général présente le dessert (les deux couvercles) et paie aussitôt. Les yeux motoritiques se perdent, comme toujours, dans le lointain. Avec des yeux aussi entraînés que les siens, le retour ne devrait être qu'une question de temps.

Et une pincée de ceci

I.

On fait un général (un Général Hurtado) avec un tricorne, un long pardessus, et des moustaches. Les Monie sont fabriqués à partir de perruques, de couteaux de cuisine et de queues de singe ; les queues, cependant, ne sont pas visibles. Les gros messieurs sont des messieurs sans poils, et ils sont très gros. Leur chair s'accommode avec le temps aux coups de couteau ; certains, dit-on, ne peuvent vivre sans une dose journalière de poignards. Monie, au lieu de les poursuivre, s'échappe de plus en plus souvent, écœuré par les créatures suantes qui le talonnent. Monie se met à faire usage d'un couteau mou ; les pauvres gros pleurent, laissant sur place une flaque caoutchouteuse. Réprobateur, le général regarde, et recouvre de tricornes chaque ex-gros sur le sol.

II.

Quelle journée que celle où le bateau arrive ! Son chargement se disperse dans l'île, au pas lent qu'on lui a appris. Les blondes élancées se mêlent aux autres ; la voilà qui apparaît, la voilà, la blonde élancée, sur la dune blanche du Néné Originel. La voilà, la voilà qui s'avance, qui soulève négligemment des tricornes, appelle « chouchou, mon gros chou », puis fait quelques pas encore. En apparaissant la blonde perturbe la salivation philozen du Général Hurtado, qui apprenait à se balancer d'avant en arrière. Enfin elle arrive à Motorito, immobile et marmoréen avec son couteau levé. La blonde passe, passe, et un tremblement imperceptible saisit la main au couteau, qui en tombant se révèle être une feuille de caoutchouc. Le général sourit, et sort de son tricorne un couteau brillant. Une seconde, et déjà Monie court vers la blonde, qui profère des petits cris s'éteignant peu à peu. Le Général Hurtado suçote avec délices les pointes caféinées de ses moustaches et se balance de nouveau de la pointe au talon ; la félicité est une semelle éternelle.

Pouvoir au péplum

Si Monie avait un nez, il le collerait contre une vitre, et s'il bavait, comme le général, un fleuve se formerait à son côté ; il a des yeux comme des assiettes préparées pour un *stoemp* bien chaud, un résistant qui ne lui est pas assigné, pas plus que les projecteurs sous lesquels les pantins s'échevellent. S'il pouvait penser, Monie préférerait peut-être la compagnie de joues bien rouges ; il n'est pas fait pour lui, pas du tout, le zouk de hanches massives. Ce n'est pas le lieu pour des bons-ou-vilains, pour les dieux de l'allant, pour de si raides atlantes rembourrés ; il n'y a pas d'espace pour des mouvements destinés au tiers, et Monie s'en va. S'il n'était idiot, Motorito sanctifierait, dirions-nous ; qu'il accomplisse, au grand jamais¹.

¹ Référence à un célèbre slogan de l'époque péroniste : « Perón cumplió. Evita santifica. »

T h i b a u t B i n a r d

Portraits, portes (extraits)

L'Argentine aspire son maté
Et la terre, la paille,
Et les débris secs des générations
Se muent en sève incandescente.
Ce sont des Siciliens
Perchés sur des bateaux
Qui infiltrent des chants
Et leurs révolutions, qui brassent avec leurs bras
Tendus haut
Le magma
De leur passion latine
Allongée sur une nouvelle île.
Triangle, terre plate où de l'autre côté,
Fermente le maté
Aspiré par une Argentine



Ta péniche convole au milieu de mes mers.
Elle ondule à moitié, fait germer des cheveux
Des algues en flèche, arrose un nid amer
De tes cœurs en cascade,
En bouquets ivres de cristal
Hérissés de peaux tendues, de chair morte sur lequel joue le
vent d'été, comme un crâne de flûte. Elle articule des raids de

corsaire qui piétinent une flaque inutile et souillent de leurs
bottes pointues le radeau bleu d'une part perdue de mon âme :
elle est l'assaut jumeau et révolté de ma conscience.

Le fouet sifflote une danse
Héritée d'un serpent de vent.
Il tourne et me condamne
Avec un bruit d'oiseau.



Arriver à un état de transparence extrême, voilà une option
féconde et sage :

transparent jusqu'au bout du dos.

Remarquer les yeux en face qui deviennent à leur tour
translucides, comme pétrifiés vers là-bas. Des lentilles.

Ils se vitrifient et les vitres parlent, le saviez-vous ?

Si on les observe avec suffisamment de minutie, elles
tremblent et le trémolo de l'*autre*, alors, résonne doucement.

Si la vérité a plusieurs bouches, ces vitres en sont des
luettes.

Marlène sait tout ça

Mais le sait

À moitié.



Les vagues sont les mâchoires de la mer rugissante
Elles se dressent ; elles pointent ; elles s'écartèlent et cinglent
L'air salin

Un poisson passant

Un pêcheur étourdi

À cheval sur une bouteille

Elles fondent après cela

Et ne se lèvent plus

Elles s'engloutissent dans leur petite proie

Et gagnent le rivage

Main dans la main.
C'est ainsi que la mer consomme.



Sang des villes
Sang des champs
Les souris ne se reconnaissent plus
Mais toutes ont humé les fragrances du Nord.
Dans le même bocal transparent,
Les premières ont gagné le bout des dents de la fourchette
Les secondes, dans le fond, regardent le cœur de la terre.
Des transfuges, plongeurs ou missionnaires, un pied dans
chaque barque,
Ont le menton tenu droit
Par un point d'interrogation.



La route grimpe et grimpe encore
On dirait qu'elle n'a pas de fin
Au-dessus des prés en losange
Mouchoirs aux couleurs pénétrantes :
L'ascenseur hélicoïdal
Se déclame en roue de grains.

Après un dernier carrefour, le flanc de la montagne
Se craquelle, se fissure,
se déchire à moitié
Des banderoles de soufre assiègent ton passage

Tu descends dans le lac
brûlant
d'une eau de pluie
chauffée
par les intestins de la terre

Tu t'invites à la réunion
Au milieu de fumées grisantes
Et d'un ruissellement érotique.



Quand s'éteindront, même royal, ces lèvres froncées, recueillies en sphère, ces lèvres ourlées de viande tendre, ces enluminures préservées ? Quand perdras-tu, comme ce cheval dans la montagne, dévoré par les rapaces, ta toison coquine ? Quand deviendra-t-elle rare, étique, entrecoupée de chair orange ? Quand apitoieras-tu ? Les ailes, tu le sais, fondent avec le temps, se décollent et briseront l'élan de ta course mitoyenne. Tu sortiras du cocon, le même, je le sais bien. Dans un moment, comme le temps passe ! tu seras gagné à ton tour par le côté café-cigare et ton air féminin et bougon ne contentera plus. Même royal, apprends ceci : les enfants meurent et se dévorent. Il ne reste plus d'eux qu'une ou l'autre photo Coiffée d'un nid d'épines
À l'odeur de violette.



Une montgolfière s'élève. Au bord de sa nacelle, une femme coiffée d'un chapeau indigo avec trois cornes tordues et obliques. Elle porte des gants blancs et à chaque doigt pend un ongle factice démesurément long et pointu. Aux rebords de la nacelle sont suspendus des grelots ; on les entend tintinnabuler alors que le vent les secoue. Elle entame un chant de gospel, sa voix de gorge déchirée pénètre le public de marionnettes blanches dont je fais partie et elle continue à flotter dans l'air, à dériver rêveusement. Les lampadaires s'envolent comme des fusées et le ciel s'illumine. Les frontons, les façades se gondolent et se peuplent de balcons en grappes voisines, en larges écorchures des murs sur lesquelles des sirènes hululent des mélodies

enchanteresses. En des réseaux publiens, la glycine s'infiltré en dessous des alcôves et flotte au vent sucré qui me souffle aux oreilles. À mes oreilles. Je suis seul désormais. Les pantins blancs ont disparu. La nacelle s'élève tant et plus. À chaque balcon pend une liane au suc bouleversant, une langue longue et drue. Mes pas résonnent lugubrement dans la place incendiée lorsque soudain, cela colle.
Je m'envole dans un hurlement.



La vérité
ne se dit pas,
Johanes,
elle se love peut-être dans les tiges
que tu froisses sur tes doigts :
la vérité,
à petits pas,
comme un onguent,
s'est distillée.
Elle court dans ces yeux tendus vers les nuages
Avec les bras levés,
Expirant lentement
Ce souffle dont tu entends
Le parcours dans la nuit.
Elle s'échappe
Transparente
Du sol que tu travailles,
De l'écart immuable
Entre toi
et les habitants
Et ce pays que tu as fui.
A-t-elle peur ? Est-elle seule ?
Parle-t-elle enfin quand tu trembles
Après avoir surpris deux rires ?



Un garçon au coin d'une rue ; ses cheveux longs
Tressaillent chaque fois qu'il lance son diabolo.
Les arêtes de son visage dessinent la faim et l'attention,
Sur le trottoir et devant lui, un chapeau attend d'être plein.
Fameux visage, roux et creusé.
Je vois se détachant, je ne vois plus que ça,
Une poupée chinoise dont l'étoffe des bras
Est nouée deux fois en son extrémité
Pour acheminer une main.
Le cercle est parcouru par ces nœuds un peu fous.

L'homme réel, s'il en est, a le regard rivé à l'engin bondissant.
Le fil et les baguettes
Collent depuis toujours
À sa peau. Compagnons de la réception, ils fractionnent le
temps.
Je vois se détachant, je ne vois plus que ça,
Car un coin de mon crâne a soudain chassé l'autre,
Un émail japonais, vert-de-gris et bleuté,
Où un homme aux sourcils froncés
Plonge dans la vitesse des éléments éparés.
Une même pellicule
Grise
Peint ses articulations
Et le raccommode à l'air.

Dans son coin, le garçon roux
Découvre des jambes effilées et cagneuses.
Soudain il est tout entier
Ce genou saillant, sa cuisse de lévrier.
Je vois se détachant, je ne vois plus que ça
Un mécanisme un bouquet
De lignes. Un panier de points de tensions.
Je ne vois plus que ça. Kandinsky. La couleur des angles.

Les axes. Tout s'affole. Halte à la superposition ! Halte à la confusion !

Je donnerais ma vie pour un seul relief net.

Soudain je m'accroupis, je touche le chapeau.

Mon alter ego reprend vie dans la seconde.

Accroupi lui aussi, un miroir traverse le chapeau.

Vie et contact. Le miroir vole en éclats.



Je la surpris toute ingénue sortant du cocon d'une gare.

Ses deux lourdes valises m'offrent l'occasion de l'aider.

Je porte et, portant, nous devisons.

Je porte l'air de rien. Arrivé devant ma maison,

Lui propose de monter. Elle répond :

« Merci j'ai à faire : des cages à embaumer, dépoussiérer,

Repoussiérer, mille îlots désolés qui n'attendent que moi.

Pouvez-vous garder cette malle ?

Je reviendrai demain. »

Ses yeux pleins de liqueur me percent d'un sourire.

La malle et moi dans la maison, un geyser de questions surgit.

Que contient ce paquet ? Une bombe ? Un poison ? Des fusils ?

Une tête ? Une main ? Un poignet ? Il me faut l'ouvrir. C'en est

trop. De l'argent ? Un contrat ? Un plan secret ? Des preuves ? Il

me faut l'ouvrir. C'en est trop. Cette malle inconnue d'une

inconnue enjôleuse fleure l'embrouille à plein nez. Elle avait

trop l'air charmant pour ne pas que ce fût louche. Trop douce.

Trop ingénue. Proposer l'air de rien de garder ses colis... Il y a

quelque chose derrière. Ce ne peut pas être autrement. Tu

avais la tête ailleurs. Tu n'avais plus ta tête à toi. Vérifions. Se

faire abuser comme ça dans une époque pareille... Vérifions.

Dans quelle mesure t'aurait-elle fait confiance ? Vérifions.

Vérifions.

La valise est pleine de billes.
En la remettant droite, il s'en échappe mille
Dans un tintamarre bourdonnant.
Elles bondissent et cliquètent.
Se sauvent tous azimuts
Roulent plus loin. Dégringolent.
Se font la malle à tous prix.
D'abord j'enlève les mains de mon front effaré ; je les décolle
pour passer à l'action et, prenant garde de ne pas glisser, avec
assiduité je ramasse les billes. Animé par la terreur de voir
revenir l'inconnue qui assisterait à mon effraction, chaque
seconde qui passe accentue la frénésie de la scène, mon effroi,
mes remords. Ce travail est interminable. Courbé et en sueur, à
quatre pattes, je me maudis. Enfin mes mains cessent de
picorer les billes ; le compte semble être bon.

Le lendemain elle sonne.
Pris par l'absinthe de ses yeux, par son côté à côté, par le
mouvement marin qu'elle infiltre dans les situations, je la
laisserais repartir sa valise à la main, définitivement, couper le
fil, perdre le lien si je n'avais trouvé une bille, dernière bille,
alors qu'elle descendait l'escalier, une bille cachée l'air de rien
et découverte à l'occasion d'un ultime regain d'attention.
J'hésite, car c'est lui révéler mon indiscrétion, mais j'hésite peu
car elle est très belle. Du palier je l'interpelle.
Je suis confus. Elle est complexe.
Je bafouille. Elle ne dit mot.
Je rougis. Elle sourit.
La queue entre les jambes, baissant les yeux,
Je me recroqueville,
Me recroqueville,
Me recroqueville

Et sa main,
De plus en plus grande,
Sa large paume étendue approche
S'approche
Très lentement
Et bientôt recueille deux billes.

David Besshops

Le Monde Moelle !

Une fois les jambes sciées
Réinventer l'Afrique
Peut mener en bateau
Entre les cygnes et les cerises

♦

Veule comme un fou neuf
Au moulin d' la médecine...
Vésanie heureuse
Et pyjama de déglingue
En plein vagin à midi,
Mon suicide ne tue pas !

♦

Les jours vendredissent...

♦

J'ai planté le noyau de ma tombe
Dans ton ventre.
J'y passe l'enfance de ma mort
À des jeux idiots.
Avec toute la vie dont je l'arrose
Ça devrait crever de quelque chose.

♦

J'ai laissé mes transes au vestiaire
J'improvise !
Excusez ma mauvaise rage orange

♦

Cochon fol amiral
Puisses-tu régir ton naufrage
Tes cris d'équipage
Ont réveillé un port
À nuit avec ma mort

♦

Dans la pâte à grimaces
Il n'y a plus que des visages !

♦

Entre l'Illiade et l'eau d'ici...

Z'embaclent pour nulle part
Dans un verre à pied
Les désaventuriers
Qui tirent dans l' tas
Pour ne pas bouger sur place !

Qui traversent l'alcool à la nage
Pour échouer sur une fente...

♦

Décapiter ses viandes
D'une hache d'encre
Et crever la chrysalide proprette

Des souvenirs !

Échafauder l'asile
Des mots qui s'accumulent

Et gésir plus vif
Sur le papier
Que sur fond d'homme...

Ou passer l'arme à gauche
Dans un pur moment de style !

♦

Cloués au marais des chairs
S'enfoncent mes alliés
En pays de reproduction
D'inane fertilité

♦

Tout destin est phonétique
Balle au bond ou ballon rouge
Le reste circonstances
À atténuer d'urgence !

♦

Encore un langage de rompu
Un pont de coupé
Une question sans pattes
En fuite quand même !...

♦

Simplement bouleverser
Marcher à son cou sans les jambes

Et écraser sa langue
D'un coup de pied au cul !
(La manger. Recommencer.)

♦

Il sortait après minuit
Hi, hi du frigidaire
Et eh, eh, subrepticement
Se fondait dans la foule ;
Qui dort le poing dans l'œil
Jusqu'au trognon...

♦

J'écris dans une étable
Où le bluff fait l'âne
Plus haut que les coqs !

♦

Plagiez le Christ jusqu'à trente-trois
Et dites : « Je le jure ! »

M o h a m e d H m o u d a n e

Temple masturbatoire

Matador — j'ai tout le ciel pour arène et tant d'étoiles à mettre à mort — flottant autant d'éteignoirs pleins les mains ostensible je parade — à l'œuvre sur le zinc — non plutôt à l'abattoir — en professionnel impassible je vous porte des coups de massue à la pointe du crâne — comme au cochon pour l'abattre le boucher fruste et froid à la cervelle roide — à la chaîne — j'écorche et je dissèque et j'entaille — et j'émaille les vitrines de vos sarcophages — poètes aux galons d'imams généraux de Lettres agonisantes censeurs merci pour vos hommages — l'heure est venue frileux aux bons goûts — le glas de votre fin sonne dans ma gorge — ne vous ai-je pas promis des funérailles dignes de votre insignifiance — encore faudrait-il vous rendre présentables — par compassion — voici à présent vos cadavres insipides parés de dentelles incrustées à même la chair — de haute suture — ça gicle ça gicle la nuit retournée au scalpel — ce sang vénérien distillé des commissures insatiable j'en redemande — vampire avéré je me vénère dans mon temple masturbatoire...

Poupe en sang sous mes coudes le comptoir chavire verre après verre de musique instantanée et d'ébauches je fixe la glace feu feu je bombarde mes reflets d'obus pétris de silence et je danse sous la cascade d'échardes et de poudre d'une main

j'égrène avec mes phalanges cadavériques un chapelet de lunes glacées de cendre de l'autre je porte au vide un unique coup de plume l'encre tentaculaire désormais en marche broute ma peau comme un troupeau de scorpions en face la glace dégouline sur les murs avec les lambeaux frémissant de ma cervelle sous mes aisselles résonne comme un battement de gongs liquides sous mes coudes le comptoir dérive et fait naufrage halé d'ombres de chant-sirènes ébloui d'étoiles-gyrophares mort-vivant je tâte l'autre rive l'allure vive comme taillée dans le vent et la démarche qui s'y prête je pénètre enfin dans la ville-remparts jonchés d'excréments humains et d'orties vénéneuses luxuriantes la ville-étendue pestilentielle balayée sans trêve par des tourbillons de vent pourpre brûlant chergui chargé de sacs plastique noirs et de phtisie immémoriale la ville emportée par un raz-de marée de rats putréfiés la ville-chiens boiteux chiens borgnes chiens galeux chiens errants de rage la ville-cloaque flagellée par un soleil sagittal comme les corps qui s'y meuvent prunelles hernieuses asséchées les regards hagards vides tâtonnant hissés vers le ciel comme si tout élan de mort ou de vie ou même de révolte devait à tout instant s'en accommoder la ville-pourtant quintessence de négoces et de guerres intra-tribales de guerres extra-tribales qu'il eut fallu pour y transhumer que je me meure par mille jaillissements soudains que je brise toutes les inscriptions hiératiques qui l'auraient attestée les veines gonflées du sang des Renegados j'écume maintenant les mers jusqu'aux côtes anglaises au gré de la cavalcade des vagues au gré de la dérive de l'alphabet-esquif l'or et les femmes au bout quand j'aurais trempé jusqu'à la racine dans l'encrier mon sexe et sucé à en avaler la moelle le clitoris de la page eh machinistes allumez les projecteurs et cadrez-moi bien ça je veux un gros plan sur mes lèvres qui dégoulinent de l'or de l'or à en parer les morts mettez-en-moi un à la barre et la nuit océanique n'en sera que plus limpide que je vogue tous azimuts jusque sous le ciel de Bagdad embouteillé de tapis volant flanqués de missiles intelligents je n'ai pas à m'expliquer

j'institue ma République flottante sur le pont de mes navires se tiennent prêts à hennir à bondir des Bouraq des chevaux ailés dont la croupe suinte le baroud dont le crin dardé crible le vent dont le hennissement barde jusque dans les montagnes mes contre-harka mes montures débridées aux sabots flambés dont le galop fait trembler des socles je n'ai pas à m'expliquer chacun son Coran je relis le mien et je l'épure comme je l'étoffe de Siba flamboyante juché alors au sommet de la tour de Babel je happe d'un coup de serres acérées tous vos dieux et je ligote de fils de fer leur langue à en finir avec les rouleaux de parchemins rongés de mites vous comprenez n'est-ce pas sinon je vous fabrique des cerveaux en soufflant dans les éprouvettes pleines à ras bord de mon foutre j'y viens j'y viens patience j'y viens la fissure au sommet du gland en feu me démange j'y suis presque patience ça va bientôt gicler ça y est voici vos fenêtres avec vue sur un lac bouillant de sang pour le pus on verra plus tard patience on a le temps j'ai enrayé la mécanique des horloges les aiguilles marquent désormais le vide des gouffres noirs mettez-moi un mort derrière le comptoir et quand minuit sonnera en enfer je vous emmènerai tous vous baigner dans le Styx mais pour l'instant je vous en conjure arrachez-moi à l'enfance aidez-moi ah oui aidez-moi je peine vraiment à grandir aidez-moi à tuer mon fils à trop le singer je perds tous mes re-pères la lune fait caca papa dit-il et j'acquiesce et j'approuve et je jubile aidez-moi je vous en conjure psychanalysez-moi ah oui psychanalysez-moi j'avouerai je parlerai je dénoncerai davantage le fquih et l'instit et le flic et l'imam roitelets avatars de leurs rois à genoux j'implore votre pitié et l'absolution à genoux j'implore la pitié et je pleure je pleure ma race je pleure de hargne je pleure de haine je pleure pour de bon un ruisseau de larmes creuse mes joues creuses mes joues osseuses promis je serai sage et docile très propre surtout je sais maintenant me contenir je ne chierai pas sur le divan promis au pire je me langerai mais psychanalysez-moi je vous en conjure passez mon esprit au crible au scanner bombardez-moi au laser les tumescences

déchiqoutez-moi ça raclez-moi le nid de purulences
ancestrales injectez-y des gènes saines clonez-moi un esprit à
votre guise clonez-moi un esprit à l'image du vôtre délivrez-
moi ah oui délivrez-moi allez prions Requiem etc. à dieu le
barbare que j'étais c'est le salut balancez-vous en l'air
sépultures cercueils et pétales de roses brûlez pierres d'encens
sonnez cloches tocsins et carillons partez processions de
cierges commencez immenses fêtes d'immersion hosanna et
mille fois béni ce nouveau frère ne vient-il pas de purger sa
haine ne vient-il pas de baiser avec Christ arrimés tous les
deux à la Sainte-croix ô leur souffrance ô leur jouissance ô
notre malheur alors chantons mes frères chantons non non
gospelons plutôt puisque Dieu a toujours été un nègre l'unique
l'authentique l'éternel esclave hosanna et heureux de moi je
suis au bout du chemin épineux de la rédemption lavé de
toutes mes impuretés et souillures je ne suis plus le suppôt du
Malin ni l'adepte du chameleur-Prophète sanguinaire ô mon
cœur qui es maintenant niche de paix éternelle je ne suis plus
qu'immensurable amour ainsi je décrète une guérilla totale
c'est un ingrat un renégat un traître un lâche à peine converti
qu'il dégaine le poignard foutez-moi cette sale racaille au saint-
bûcher et j'entends résonner jusqu'aux confins de l'univers le
crépitement de mes os les flammes écorchent mon âme tenue
par des crochets de boucher au-dessus du brasier mon âme
fond par lambeaux translucides à même la plaque d'acier
chauffé à blanc puis tout s'éteint mais d'un souffle les anges de
l'apocalypse par procuration la réaniment et rebelote c'était
déjà la Géhenne aux bancs de l'école mais passons eh
Chérazade remets-moi un double whisky sans glaçons avec un
petit filet de poison que je rince une fois pour toutes ma
cervelle oui l'heure est à la vidange finale je vomis mes
entrailles taraudées aux chiottes mon corps-palimpseste aux
chiottes conquérants de

Mohamed Hmoudane

tout acabit Phéniciens Vandales Romains Arabes Français aux chiottes Kahina et Kossayla aux chiottes l'âge d'or aux chiottes les nuits mille et quelque et la putain divine je ne me réclame que de cette musique instantanée et de ses élans vertigineux à couper le souffle je ne me revendique que de mes hoquets et hiatus je ne me revendique que de ma fièvre irriguée de fleuves magmatiques aux chiottes Orient et Occident aux chiottes et je tire la chasse d'eau bourrée de détergents et l'heure venue je tirerai le rideau sur cette comédie rancie mais toujours en stand by où l'Histoire demeure l'erreur de casting...

À suivre.

Yves Colley

Attente (extraits)

On m'a donné un nom. Si vous saviez quel événement ce fut ! Du mur l'obscurité se détacha. Je suppliai mon père de venir
tout à la fois en le repoussant.

Je me souviens des odeurs. De la force avec laquelle on m'emportait au-dessus des blés ? La terre ne se retenait qu'à moi, tirait sa respiration du vent qui glisse sur mes épaules.

Je marche et devant moi on retire les villages. Chaque pas me rapproche de la fosse que nous avions creusée : l'un de nous devait y rester pour permettre à l'autre de sortir. Mais qui te reconnaîtra encore, toi qui as vécu contre la pierre pour qu'elle prenne la forme de ton corps et que l'arrachement soit plus doux ?

L'oubli a été ma forteresse.
L'oubli était ma nourriture et j'étais l'écuelle.

De toi, rien ne me sépare.
Ni cette voix. Ni même les traces qui mènent au village.

Je brise les portes alors que si le mot m'avait ouvert
j'aurais recréé les villes autour d'elles.
La foule, vers moi, aurait dû tendre,
mais je m'y perds, inconnu.

La pierre.
Tant de doigts s'y accrochent.
Tant de masques s'y déchirent
avant de ramener l'étendue de leur misère.

Ai plus faim.
Mais à travers ma main tu reconnais la tienne et je mange.

On m'avait pourtant dit qu'en me laissant emporter je ne
sentirais plus l'âpreté des pierres.

Sans faim.

Mais au bord du précipice un roc nous renvoie l'odeur de nos
maisons.

Depuis des années je cherche une forme à ma disparition.
Ces mots qui me laissent là, sur une terre déserte.
Cet oubli que tu m'as légué : je te ressembles et tu ressembles
à personne.

Pain.
On posa des miroirs
pour que le geste de manger m'en éloigne.

Ne dites pas où je suis resté.
Suivez l'ombre, les portes ouvertes sur ma disparition.
Les cris qui ne retombent plus. La ferme saccagée nourrissant
de ses flammes.

Ne dites pas: je vous connais.
Mais parcourez les rues qui répondent à mon nom,
à mon sang.

Terres à passage, vous me manquez.
Avant la pluie battait les tuiles et la maison se transformait. Il
ne fallait pas ce visage entre le pas et la mémoire, le feu et la
cendre.

Je ne sais rien : le langage s'est retourné et traîne derrière
lui les éclats.

Ça coulait. ça coulait et j'ai hurlé : c'est moi ! Depuis on
éventre les murs sur le ventre des mères. Les pierres roulent et
tu les accompagnes pour adoucir leur chute.

Était-ce ton temps ou celui de tes ancêtres
qui saignait dans ces mains que tu ramenaient à ton visage ?
Était-ce père qui te prêtait les paumes et tu les déchirais en son
nom ?

À nu ! À nu !
Mais que peuvent-ils enlever à un homme qui ne reconnaît
même plus son chemin ? Tes mains sont des éponges qui ne
retiennent plus la pluie. Ta voix est le passage de bêtes qui se
dispersent autour de la ferme saccagée.

Yves Colley

Un visage...
Semblable au mien il renvoyait aussi à d'autres. Et nous vivions
de cette infirmité.

Longtemps j'ai cru que ton souffle mettrait le feu à ma
chemise.

Voulant que je parle on m'enfonça des bâtons dans la
bouche. Les mots en cachent la déchirure.

Dans ma voix ils avaient monté leur tente
et vous vous teniez là blottis les uns contre les autres.
Sur la toile je repoussais vos cris. Les piquets s'arrachèrent et
je me retiens à la langue où dévalent les éclats de mon enfance.

S é b a s t i e n L i s e

Heaume de l'être (extraits)

Bad Blood

Voici l'été comme un lent fleuve
Et trois vaisseaux qui s'enchevêtrent
Les yeux fermés je suis mon maître
La terre neuve en déshérence
L'ombre s'étend mon dernier coup
Bien serré tout se désunit
— La quarantaine en ce fumeux
delta

Demain s'effondre sous ma langue
Le cœur plus sec que les bûchers
Je ne bois plus je suis lucide
Leurs caravelles échouent
Leurs caravanes s'enlisent
Dans ce désert je n'aboie plus
Je panse ma plaie Sébastien
lise

Voile

Dernier bavement d'aile
Quand se brise l'essieu
Que s'embourbe la roue
La noria du malheur
Dans le désert des jours

Désamorcer ma vie
Ce moi qui se morcelle
Comme schiste au vent du
 Nord
Ce vieux cœur mis en joue
Par un soleil de plomb
Ce ventre au chevalet
Dans quelque chambre noire

Sentine ou sentinelle
Fermer l'œil de la nuit
L'œil en face du trou
Puis répandre le sel
Je corromps le sang fleuve
Ou conserve les morts
Le sel de ton regard

Mer du mort – Moordzee (La Panne)

Soleil sécrétion de mouches
Un monde fou qui s'évade
Nageuse au loin son corps sombre
Assis l'été la terrasse
Noyée dans la fumée grise
Du vin cet homme à plaisir
A pris le temps de mourir
 au bord de la mer

Au cercueil – Bruxelles, rue des Harengs

Serrés comme des harengs
Leurs dos sont des salières
Autour d'un guéridon
Plus de membre d'honneur
Trois vieux morts fraternels
Pour changer de la bière
Dans le crâne d'un roi
Portant nom de canal
Veulent boire un cocktail
Concocté par la rousse
Au corps violoncelle
Au cœur jamais brisé
À la jupe fendue
Comme leur langue aride

Tout est bien qui finit

Finistère – Bruxelles, Taverne de l'Espérance

Liqueurs & cœurs de lie
Vers qui tend ma bouche
Au cercle privé
Tout le monde y perd
Pas la moindre touche
Il faut consommer
Sans folle espérance
Ni flot d'amertume
Deux sœurs de la revue
Me font les yeux doux
L'une abat sa carte
Maîtresse (atout maître)
L'autre son époux
Fidèle une Parque

A filé la nuit
Tourné le talon
Aiguille à midi
L'heure du suicide
L'entraîneuse monte
Un coup si je pars
Enfin en fumée
En beauté mon Ève
Attends-moi ce soir
Jusqu'à l'impatience
Partout rue des Cendres

Gangue reine

Aurore l'Amour
Grésille et tremble en
Nous le jour brûlant
Été comme hiver
Sourd à fleur de sexe

Geôle

Quitter ce monde s'émonder

Je n'ai jamais cessé d'aimer
Dans le pressoir dans le marais
Je voulais dire ce glaucome
Corset de terre et de mer glauque
Où chaque soir sévit ma soif

D'un corps tissé dans ce calice
Rose amertume sang de lie
Où chaque jour survit ma peine
Ombre et soupçon de mains rompues
Aux plaisirs que nous seuls prisons

L'être

NACRE
ANCRE
CARNE
RANCE
ECRAN
CRANE

deviens ce que tu es
deviens ce que tu es
deviens ce que tu es
deviens ce que tu es
deviens ce que tu es

Frank De Crits

Menuiseries

(Traduit du néerlandais par l'auteur.)

Le portrait-robot du petit poète

le crâne chauve et brillant de max jacob
portant le béret alpin de jan van nijlen
les sourcils sombres de jan slauerhof
la monture en corne des lunettes de jacques bloem
les yeux très noirs de boris pasternak
le regard halluciné d'antonin artaud
l'oreille munie d'un appareil de gaston burssens
le nez busqué de tristan corbière
la magnifique moustache d'alfred jarry
les lèvres sensuelles et molles de karel van de woestijne
la gauloise aux bout des lèvres de jacques prévert
et le menton — ô ce menton fameux — d'achille chavée
c'est ainsi que le petit poète verrait à peu près son portrait
robot.

La peur de la page blanche

la peur de la page blanche
l'angoisse de ne plus savoir
le premier mot naît de la plume
et ronger celle-ci jusqu'à l'os
sans cesser de froisser les feuilles de papier
flécher semer les miettes de pain
tout biffer et foutre en l'air
jadis avec beaucoup de désinvolture
et d'éclat les mots précédaient la pensée
maintenant ce n'est plus une sinécure
le poème étincelle dressé comme un coq
sur la feuille immaculée
comme silence et sable glissant entre les doigts.

Montre-moi ta chambre petit poète

dans sa chambre règne le plus pur désordre
il est seul à savoir où se trouvent les choses
les coupures de presse du passé
les lettres non décachetées le feutre desséché
il est seul à connaître la place
des livres qu'il n'a pas lus les encriers vides
le coupe papier avec « liberté et patrie » sur le manche
à droite brille le cendrier noir plein de mégots
à gauche les photos jaunies de pierre et paul
partout des cartons de bière avec des adresses illisibles
des bouts de poèmes qu'il ne finira jamais
il sait où ils se trouvent: hier il les a jetés
dans la corbeille à papier de la mémoire.

Sous la table

Je connais les noms de toutes les bières
Je les considère comme mes amies.
Mais pourquoi font-elles mine de m'ignorer
lorsque je suis assis à table,
un verre vide à la main ?

Je me suis souvent demandé
qui remplit mon verre et me taquine ainsi,
comment une femme patiente
me retrouvera sous la table à la maison.

Ma tristesse et moi étions ainsi au bistrot
fixant aux pieds de la table.
Ma plus belle collection de verres brisés.

Les rats grimpent aux murs
pour grignoter ma pauvre âme.
Les salamandres dansent dans le feu.
Allongé sous la table je dénombre
minutieusement toutes ces bestioles
bien beurrées.

Les couleurs du petit-déjeuner

Le matin au petit déjeuner nous
mélangeons les couleurs les plus folles.
J'enduisais de beurre bleu le pain rose.
Jaune, le café sentait bon. L'aube
pendait grise à la fenêtre. Le soir, le ciel
était encore teinté de beige. Tu rêvais
devant une tartine orange.
Tant de couleurs me laissaient étourdi,

me clouaient sur ma chaise, attablé.
Je m'habillais de neige. Je glissais
sur le verglas de tes mots. Plus tard, tu me guérissais
avec une poignée d'amour vert.

Menuiserie

Souvent le petit poète disait : le premier vers
est un don de dieu, le second un problème
de menuiserie. Son père disait : laisse-lui
cette sagesse, il ne deviendra jamais
menuisier. Ses mains ressemblent aux pattes
d'une taupe. Tandis que chaque jour j'enfonce
des clous, il gaspille ses nuits à écrire des vers
comme un possédé. À l'établi ils peinaient
père et fils à raboter patiemment, à limer avec soin,
avec pour résultat raclures et limailles. Plus tard,
le fils du petit poète ricanait en lisant les vers
écrits par son père, assis à la table
manufacturée par son grand-père.

Notices bio - bibliographiques

David Besshops est né en 1976. Il vit et écrit entre Mexique et Wallonie. Il a plusieurs recueils inédits et d'autres en chantier.

Thibaut Binard, de novembre 1980, a vécu à Liège où il a obtenu sa licence en Philosophie, puis il est parti six mois en Amérique Centrale. Il séjourne actuellement à Schaerbeek. Il essaye d'écrire un roman.

Yves Colley est né en 1968. Licencié en philologie romane, il a reçu en 1994 le Prix Lockem de l'Académie de langue et de littérature française de Belgique. Il a publié *Le Nom dépossédé* aux Éditions Les Éperonniers en 1999.

Maxime Coton est né en 1986. Actuellement étudiant à l'INSAS en section son. A publié en 2004, *La Biographie de Morgane Eldä*, Éditions Tétrasy Lyre.

Frank De Crits naît à Audenarde en 1942, habite depuis 1961 à Bruxelles et a travaillé au ministère de la Communauté flamande au service des lettres puis aux arts plastiques. Il a publié plusieurs recueils de poésie et des livres de traductions (William Cliff, Werner Lambersy, Liliane Wouters (1998). Il est secrétaire des *Middagen van de Poezie* depuis 1980 et est l'un des fondateurs du festival littéraire *Het Groot Beschrijf* à Bruxelles.

Mohamed Hmoudane est né en 1968 à El Maázize, au Maroc et vit à Paris. Sa poésie puissante est parue d'abord aux Éditions l'Harmattan. Vinrent ensuite deux volumes importants aux Éditions de la Différence : *Attenta* en 2003 et *Blanche mécanique* en 2005. Hmoudane a consacré un dossier à la poésie marocaine contemporaine dans la revue *Po&sie* en 2003.

Pierre Husson est né en 1977 dans une ville qu'il a fuie à grandes enjambées. Tente actuellement de reprendre son souffle. Publications dans *Le Fram*, *Ces gens-là* et *Coucou*. Co-auteur avec Robert Varlez de *Le Soleil est habité*.

Michel Lambert est né en 1947 dans l'ex-Congo belge. Pendant plus de vingt ans, il exerce la profession de journaliste dans un hebdomadaire bruxellois. Aujourd'hui, il travaille dans l'édition. Il anime des ateliers d'écriture en centre culturel, en prison et surtout dans des centres de santé mentale. Il organise le prix Renaissance de la nouvelle, dont il est un des fondateurs. En 1988 paraît son premier roman, *Une vie d'oiseau*, qui obtient le prix Rossel. Depuis, il alterne les parutions, publiant tantôt un recueil de nouvelles, tantôt un

Notices bio-bibliographiques

roman. Son prochain livre *Une touche de désastre* paraîtra aux Éditions Le Rocher en 2006.

Sébastien Lise est né en 1963. Il est l'auteur de *La Dame au balancier de neige* (Éd. Memories, 1999), long poème d'inspiration gnostique et symboliste. Vient de rassembler un choix de vers anciens intitulé, non sans ironie, *Heaume de l'Être*. A publié, sous la signature de Joël Goffin, trois guides littéraires (Éd. de l'Octogone) et consacré des expositions à Georges Rodenbach et Odilon-Jean Périer.

Sylvie Nève est née en 1958 à Lille, à l'ombre de son théâtre ; vit à Arras. Poète, a collaboré à de nombreuses revues telles que *Cheval d'attaque*, *In'hui*, *Le Lumen*, *Mensuel 25*, *Tartalacrème*, *La Poire d'angoisse*, *Textuerre*, *Le Grand Nord*, *Offerta speciale*, *Java*, *Boxon*, etc. Pratique la lecture à voix haute, seule ou en duo avec Jean-Pierre Bobillot depuis 1979. A publié *Suite en sept sales petits secrets* (Atelier de l'Agneau, 2001).

Peter Semolic est l'une des voix majeures de la jeune génération des poètes slovènes. Bien qu'ancré dans la tradition, il est à l'origine d'un courant nouveau, que les critiques slovènes ont appelé « la nouvelle simplicité ». Né à Ljubljana en 1967, il a étudié la linguistique générale et la sociologie de la culture à l'Université de Ljubljana. Il est l'auteur de sept recueils de poésie. Peter Semolic écrit aussi des pièces pour la radio et traduit de l'anglais, du français, du croate et du serbe. Il vit à Ljubljana, où il se consacre à l'écriture.

Alejo Steimberg est né à Buenos Aires, Argentine, en 1974. Il a fait des études de théorie littéraire à l'Université de Buenos Aires. Il écrit en ce moment une thèse doctorale sur la littérature fantastique. Il est membre du projet Borges 2006, un festival consacré à l'écrivain argentin qui aura lieu à Bruxelles. Son recueil *P* a paru en 2004 aux Ediciones Vox (Argentine). Il vit à Bruxelles, où il travaille comme critique et traducteur littéraire.

L e F r a m

-
- n° 12 Éric BROGNIET, Carino BUCCIARELLI, Cecilia BURTICA, Frédéric DUFOING, Théophile de GIRAUD, GOKYO, Nora IUGA, Rudy LIPPERT, Pascal LUCION, Dominique MASSAUT, NISSE, Rossano ROSI, Pascal SADIEN, Ivana ŠOJAT-KUČI, Tina STROHEKER
- n° 11 Ben ARES, Fabrizio BAJEC, Georges CHRISTODOULIDES, William CLIFF, Serge DELAIVE, Anise KOLTZ, Philippe LEUCKX, Antonie MOYANO, Brane MOZETIC, Valérie NIMAL, János OLAH.
- n° 10 George ALMOSNINO, Joël BAQUE, David BESSCHOPS, Didier BOURDA, Gabriel FERRATER, Patrick FRASELLE, Luis GARCIA MONTERO, Günter KUNERT, Tamara LAI, Pascal LECLERCQ, François MONAVILLE, Olivier SAUSSUS, Gabriel TORNABENE.
- n° 9 Thibaut BINARD, Roland COUNARD, Mathieu HILFIGER, Frédéric-Yves JEANNET, Caroline LAMARCHE, Raphaël MICCOLI, Siska MOFFARTS, Hélène MOHONE, Charles PENNEQUIN, Pierre PUTTEMANS, Julie RAHIR, André ROMUS, Juan SERAFINI.
- n° 8 Constantin ABALUTA, William CLIFF, Daniel DE BRUYCKER, Paul DE TROY, Marie ÉTIENNE, Henri FALAISE, Anne-Lise GROBETY, Hilde KETELEER, Joseph ORBAN, Pier Paolo PASOLINI, Laurent ROBERT, Pedro SERRANO, János SZENTMARTONI.
- n° 7 Perlette ADLER, Olivier COYETTE, Russell EDSON, Amari HAMADENE, Jacques IZOARD, Tamás JONAS, Manuel SCHMITZ, Eddy VAN VLIET, Carmelo VIRONE, François WATLET.
- n° 6 Fabrizio BAJEC, Béatrix BECK, Sujata BHATT, Michel CONTE, Laurent DEMOULIN, Vincent ENGEL, Jaime GIL DE BIEDMA, Chantal LAMERTYN, Pascal LECLERCQ, Carl NORAC, Frédéric SAENEN.
- n° 5 Olivier ANDU, Jean-Christophe BELLEVEAUX, David BURTY, Ivana CARETTE-SOJAT, Christine DELCOURT, François EMMANUEL, Hadelin FERONT, HAGGIS, Agnès HENRARD, Alojz IHAN, Denis JAMPEN, Pierre PEUCHMAURD, Pierre PUTTEMANS, Sigrid VERBERT.
- n° 4 Carino BUCCIARELLI, Hélène CIXOUS, Denys-Louis COLAUX, Rodica DRAGHINESCU, Támas FILIP, Rose-Marie FRANÇOIS, Pierre HUSSON, Caroline LAMARCHE, Nicole MALINCONI, Serge NOËL, Rossano ROSI, Gwenaëlle STUBBE.
- n° 3 Thibaut BINARD, Georges BRASSENS, William CLIFF, Serge DELAIVE, Laurent DEMOULIN, Maria Grazia GRECO CALANDRONE, Frédéric-Yves JEANNET, Nelly KAPLAN, János LACKFI, Antonio MOYANO, Wilfred OWEN, Jean-Marie PIEMME, André ROMUS, Frédéric SAENEN, André TILLIEU.
- n° 2 Nicolas ANCION, Anne-Marie BEECKMAN, Olivier BRUN, Hugo CLAUS, Marie-Claire CORBEIL, Pierre DULIEU, Otto GANZ, Luc LOUWETTE, Christian MARCIPONT, Joseph ORBAN, Laurent ROBERT, Eugène SAVITZKAYA, Yvon VANDYCKE.
- n° 1 Constantin ABALUTA, Carino BUCCIARELLI, Denys-Louis COLAUX, Serge DELAIVE, Slaheddine HADDAD, Frédéric-Yves JEANNET, Pascal LECLERCQ, Karel LOGIST, Carl NORAC, Rossano ROSI, Frédéric SAENEN, Vincent SMEKENS, Anne-Lou STEININGER.
-

Prix au numéro : 7 €. Prix de l'abonnement (pour 4 numéros et un volume hors-série) : 25 €. Pour la Belgique : par virement au compte n° 000-1431164-26 de « Le Fram ». Pour la France : par chèque à l'ordre de Serge Delaive.

Les Éditions Le Fram ont publié :

Pièges d'air _____ de Jacques Izoard
Je n'aime que rester _____ d'Antonio Moyano
Poèmes en attendant le mauve ____ de Michel Delaive
Passé la Haine et d'autres fleuves _____
_____ de Rose-Marie François
Filiation _____ de Laurent Demoulin
Approximativement _____ de Rossano Rosi
Aux prises avec la vie _____ d'Eugène Savitzkaya
Twee vrouwen van twee kanten / Entre-deux _____
_____ de Hilde Keteleer et Caroline Lamarche
Qui je fuis _____ de Frédéric Saenen
Le Troisième Corps _____ de Michel Delville
Le Dortoir _____ de Nicolas Ancion
La Robe de mariée _____ de Valérie Nimal

Équipe rédactionnelle

Serge Delaive, 172, Rue de Joie, B-4000 Liège
Karel Logist, 54, Rue des Fusillés, B-4020 Liège
Carl Norac, 269, Rue de la Source, F-45160 Olivet

Diffusion : Aden, 405-407, Avenue van Volxem,
B-1190 Bruxelles
adendif@skynet.be

Adresse électronique : LeFram@gmail.com

Composition : Gérald Purnelle

Ce numéro est publié
avec le soutien du Fonds National des Lettres
et de la Communauté française de Belgique.

L e F r a m

n° 13 printemps-été 2005

David Besshops	Thibaut Binard
Yves Colley	Maxime Coton
Frank De Crits	Mohamed Hmoudane
Pierre Husson	Michel Lambert
Sébastien Lise	Sylvie Nève
Peter Semolic	Alejo Steimberg

Le Fram, revue littéraire semestrielle,
est animée par Serge Delaive, Karel Logist et Carl Norac.

ISSN : 1374-4623
ISBN : 2-930330-20-1
